

Rédaction: 162 rue Saint-Denis
Chambres 300 - 301
Administration: 164 rue Saint-Denis
Tél.: Est 893. Atelier, M. 7309
Abonnements par la Poste
Canada Etranger
Un an \$2.50 \$3.50
Six mois . . . 1.50 1.75

CONTRE TOUS LES ABUS ET TOUTES LES INIQUITES

LE MATIN

POLITIQUE ET LITTERAIRE

Oui mais...

ALEXANDRE TASCHEREAU,
LEONIDE PERRON,
MEDERIC MARTIN,
Sont encore dans la vie publique!

Journal d'avant-garde

Directeur: ROGER MAILLET

Questions actuelles

LES ELECTIONS. — La dernière gaffe de M. Alexandre Taschereau (élections du 5 février) remet sur le tapis la question des élections à date fixe. Il faut absolument que l'électorat soit mis à l'abri non seulement des coups de jarnac mais des coups de mort. Ce qui s'est passé cette année ne s'oubliera pas de sitôt. Le régime portera longtemps la marque d'assassin qu'il vient de s'infliger. Et puisque la première victime de marque est M. Denault, député ministériel de Richmond, les partisans de la clique pourront y ajouter le titre de fratricide.

LES TELEGRAPHES. — Une autre réforme qui ne nuirait pas serait l'établissement de la carte électorale qui supprimerait pour une bonne part la fraude, le vol et les suppositions de personne alias télégraphes. La télégraphie est une tache dans nos moeurs politiques, déjà peu relevées; elle engendre à chaque élection des aventures et des contestations disgracieuses. Si le gouvernement avait quelque souci de l'opinion des électeurs il devrait s'employer à détruire un mal qui sévit surtout dans les villes. Mais peut-être les télégraphes sont-ils toujours du côté de la caisse électorale.

OTTAWA. — Le parti progressiste, malgré l'effacement de son chef, M. Crerar, vient de révéler à la Chambre une vigueur inattendue sous la direction de M. Forke. A peine venait-on de finir le discours du trône que le troisième parti se lançait à l'attaque en proposant un amendement qu'il suffit de lire pour constater que le nouveau mouvement s'éloigne des banalités, des précautions oratoires et du chiqué qui font trop souvent la force de notre régime parlementaire.

Voici l'amendement présenté par M. Hoey, progressiste, et appuyé par M. Caldwell: "Que ce qui suit soit ajouté à l'adresse de Son Excellence: "Vu le fardeau augmenté des impôts, les privations qu'un grand nombre de gens subissent en conséquence, le malaise et le mécontentement qui en découlent; et vu qu'il est désirable d'adopter des mesures pour diminuer les frais de production et pour donner aux consommateurs et producteurs les secours inhérents aux pouvoirs du gouvernement, la Chambre est d'avis que le fardeau des impôts douaniers devrait être substantiellement allégé de façon à atteindre deux objets de la plus haute importance, savoir: "1. — Diminuer le coût très élevé de la production qui pèse lourdement aujourd'hui sur les producteurs premiers du pays; "2. — Réduire le coût de la vie pour le peuple, alors que plusieurs personnes sont chassées du pays en raison des conditions économiques existantes."

Le sous-amendement de M. Shaw, secondé par M. Garland, se lit comme suit: "Que ce qui suit soit ajouté à l'adresse de Son Excellence: "Que cette Chambre voit avec alarme l'augmentation substantielle de la dette nationale et insiste auprès des conseillers de Son Excellence pour qu'ils fassent tous les efforts possibles afin d'économiser dans les dépenses et l'administration du gouvernement et pour diminuer le fardeau de la taxe qui pèse si lourdement sur le peuple du Canada."

Plusieurs esprits libres déplorent à bon droit l'absence dans la province de Québec du parti progressiste. Pour notre part et nous le disions l'année dernière, le programme progressiste étant, à quelques virgules près, le vieux programme libéral, c'est avec impatience que nous attendons dans la province la naissance de ce noble mouvement. Les rouges et les bleus clairvoyants et désintéressés y trouveraient leur compte ainsi qu'ouvriers et fermiers-uns. Quant aux nombreux nationalistes qui déplorent la non-existence d'un troisième parti, ils trouveraient dans le progressisme un moyen de servir activement une idée qui leur tient au coeur.

ROGER MAILLET.

CHRONIQUE LITTERAIRE
PRIX GONCOURT: M. HENRI BERAUD

Après cinq tours de scrutin, huit membres de l'Académie Goncourt (MM. Lucien Descaves et Emile Bergerat, avaient voté par correspondance), ont décerné le prix Goncourt à M. Henri Béraud, par 5 voix (MM. Gustave Geffroy, président; El mir Bourges, Jean Ajalbert, J. H. Rosny, a né, et J. H. Rosny, jeune), contre 4 voix à la "Lucienne", de M. Jules Romains (MM. Hennique, Descaves, Bergerat, Gérard), et une à "Ma Jeunesse", de M. Georges Oudard (M. Léon Daudet).

Pour la première fois, et peut-être contre les termes du testament d'Edmond de Goncourt, le prix a été décerné à deux ouvrages d'un même auteur: "Le Vitriol de lune", qui parut l'an dernier, et "Le Martyre de l'obèse", que nous avons vu voir, tout récemment, en librairie. C'est à d'autres que nous d'en parler. Nous voudrions seulement présenter aujourd'hui M. Henri Béraud au public.

L'auteur du "Martyre de l'obèse", suivant le mot de Roland Dorgelès, est le plus gros de sa génération. Entendez celle des hommes qui approchent de la quarantaine. Il est né à Lyon en 1885. Son père tenait une boulangerie à l'enseigne de "la Gerbe d'or". M. Henri Béraud fit des études au lycée Ampère, fut ensuite dessinateur pour soieries et clerc d'avoué. Il fallait bien qu'il fût journaliste: il entra à la rédaction de la "Dépêche de Lyon", qu'il quitta pour faire son service militaire. Au retour de la caserne, il s'établit antiquaire, puis fonda deux journaux. Il publiait deux contes et des essais dans différentes publications, lorsque la guerre éclata. Il se battit, fut décoré de la Croix de guerre et collabora, à Paris, à de nombreux journaux et à des revues diverses.

Il n'y a guère (il entrerait dans un grand journal d'information pour y faire des reportages et des enquêtes à travers le vaste monde. Il est, actuellement, à Athènes, où ses amis lui ont télégraphié la bonne nouvelle. M. Henri Béraud est très gros puisqu'il ne pèse pas moins de 103 kilos. Nous l'avons, par conséquent, rencontré

Après la bataille

La fumée s'est dissipée. Saluons d'abord les morts, les vrais, ceux que la clique Taschereau, Perron, Martin et Cie aura fait périr en imposant au peuple des élections en février, (un février particulièrement rigoureux), époque où, sous notre climat, les rhumes, les bronchites et les pleurésies atteignent leur plus haut point de fréquence et préparent un chemin facile au spectre redouté de l'influenza qui se dresse à nos portes.

Cette alliance de Taschereau avec l'Hiver, la Grippe et la Camarde aurait dû, nous semble-t-il, porter le coup de grâce au fou politique qui tyrannise et assassine l'électorat. Hélas! la magie du pouvoir, l'esprit de parti, l'ignorance, le préjugé, la machine électorale, ont triomphé, sauf dans les cités.

Il serait ridicule de tirer parti de ce résultat pour diviser la province en rats de ville et rats des champs; la cause de cette démarcation dans le vote tient simplement au fait que les comtés ruraux n'ont pu être éclairés à temps par une opposition chétive mais qui avait pour elle l'intelligence, la propriété morale, le courage civique et les trois plus grands cabaleurs que l'on puisse souhaiter: le saltimbanque démasqué Médéric Martin, le cimenteur populaire Léonide Perron, ministre non élu par le peuple, et, enfin, le sinistre gaffeur qui s'appelle Alexandre Taschereau.

La manoeuvre de l'astucieux potentat québécois apparaît clairement: eut-il décrété les élections au printemps, c'en était fait de son règne, le courant hostile eût déferlé sur la campagne et la bande des trustards, des autorocrates, des arrivistes et des faux libéraux eût

été balayée pour le plus complet soulagement de la province.

Maintenant le peuple attend de grandes choses de l'opposition. Il s'attend au lavage du linge sale que vingt-cinq ans de domination égoïste, vingt-cinq ans d'impunité ont entassés dans tous les coins de l'administration, il s'attend à la dénonciation implacable des scandales et des abus de pouvoir qui ont illustré dernièrement le régime.

MM. Sauvé et Patenaude, appuyés par une phalange de vingt députés, peuvent beaucoup et justifieront, croyons-nous, la confiance que plusieurs comités ont accordé à leur oeuvre salutaire. D'ailleurs l'opinion publique ne sommeillera pas. La survivance au pouvoir de la triple clique Taschereau-Perron-Martin constitue plus que jamais un péril sérieux pour la religion, la liberté, l'honneur, la justice et même — nous le constatons aujourd'hui — la santé des citoyens.

Bien que la clameur du combat se soit évanouie, les préparatifs de la prochaine offensive doivent être poussés avec vigueur car les faux dieux du faux libéralisme occupent toujours les collines du pouvoir, le Veau d'or (à trois têtes) est toujours debout.

Fortement ébranlé, la monstrueuse idole ne saurait se maintenir longtemps si tous les hommes de bonne volonté, quels que soient leurs partis, continuent à la cribler de coups.

Que les libéraux surtout continuent à faire oeuvre d'abnégation, qu'ils se sèarent de la bande infâme, et cela non seulement dans l'intérêt de la province mais du parti même ou des idées qui leur sont chères.

ROGER MAILLET.

des heures tardives, dans un café montmartrois, où il absorbe des quantités véritablement effrayantes de bière et discourt avec violence devant des piles de soucoupes.

Sa face ronde s'empourpre soudain; M. Béraud investit contre quelque adversaire de lettres avec une éloquence réelle, encore que tumultueuse, et la plus frénetique injustice. Ah! il se moque bien d'avoir tort ou raison: une seule chose doit lui importer: c'est de se sentir le coeur échauffé par quelque haine solide.

Les paroles imprécatoires jaillissent alors de sa bouche en bataillon serré: il les ordonne soigneusement, dispose ses brigades et ses divisions, prépare quelques retranchements et, au moment de la grande offensive, dérange toute cette belle ordonnance pour jeter pièce-mêle ses troupes contre l'ennemi.

Alors son oeil rond s'illumine. M. Béraud tire de la pipe, qui adorne éternellement le coin de sa bouche, des bouffées pressées, part d'un gros rire jovial, frappe sur sa cuisse et essaie de faire tenir dans son orbite un cristal étincelant. Peine perdue: le monocle tombe toujours, mais M. Henri Béraud ne manque pas de témérité. Quand il a planté quelque dard convenablement acéré, il se dresse, frotte ses mains et conte avec bonhomie une histoire truculente. Il a beaucoup voyagé et, comme il a de bons yeux, il a bien vu et bien retenu. Et, comme il a beaucoup de talent, il nous fait bien voir ce qu'il a vu.

Car c'est un infatigable reporter et l'on retrouve, jusque dans "Le Vitriol de lune", les traces du reportage. La mort de Damiens, par exemple, qu'il beau compte rendu d'exécution capitale pour une de nos gazettes! Et le repas des cent-kilos, dans "Le Martyre de l'obèse"? Il faudrait dire la langue précise, colorée, pleine de mouvement et d'ardeur qu'écrivit M. Henri Béraud, comme toutes choses prennent sous sa plume un caractère étonnant, en un mot le bon ouvrier de lettres qu'il est. Et tirez au moins de ses livres une leçon, celle-là même qu'il nous donne lui-même dans le roman rapide, plaisant et amer qu'il a composé sur les aventures d'un obèse: "Si nous ne nous revoions plus jamais, ne gardez pas de moi un trop mauvais souvenir. Soyez heureux. Au revoir, au revoir... Et ne riez pas les gros hommes!"

M. Henri Béraud, lui, ne veut point choisir: les gros et les maigres doivent, chacun son tour, être touchés par les traits de ce grand railleur.

Gilbert CHARLES.

Les "Prix d'action intellectuelle"

LES MEMBRES DU JURY

Nous avons déjà publié une première liste des membres du jury des "Prix d'action intellectuelle". Les jeunes littérateurs se plaisent à reconnaître la dette de reconnaissance contractée envers les personnes compétentes qui ont bien voulu accepter de faire l'examen des volumes et manuscrits soumis.

Section de philosophie et de droit: — M. l'abbé J.-N. Dupuis, docteur en théologie, docteur en droit canon; R. P. Antonio Lamarche, O. P., directeur de la Revue Dominicaine et professeur à l'Université de Montréal; l'honorable Eugène Lafontaine, juge en chef de la Cour d'Appel, professeur de droit à l'Université de Montréal; l'hon. Philippe Demers, juge de la Cour Supérieure, professeur de droit à l'Université de Montréal; l'hon. Louis Loranger, juge de la Cour Supérieure.

Section d'histoire et de politique: — M. Henri Gauthier, P.S.S., curé de Saint-Jacques; M. l'abbé Adélar Desrosiers, principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, membre de la Société historique de Montréal; l'hon. J. B. Archambault, juge de la Cour de Circuit; l'hon. Thibaudau Rinfret, juge de la Cour Supérieure; M. Victor Morin, notaire, membre de la Société royale du Canada, président de la Société historique de Montréal.

Section de sciences sociales: — M. l'abbé Lucien Pineault, docteur en théologie et en philosophie, professeur à l'Université de Montréal, directeur de la Ligue d'action française; M. l'abbé Edmond Hébert, docteur en théologie, en philosophie et en droit canon, professeur à l'Université de Montréal et aumônier des Syndicats catholiques et nationaux; M. l'abbé Armand Beauregard, collaborateur à la Revue Dominicaine; M. Emery Beaulieu, avocat; M. Antonio Perrault, avocat, professeur à l'Université de Montréal; et directeur de la Ligue d'action française.

Section d'économie politique: — M. Georges Pellerin, rédacteur au Devoir, membre de la Société royale du Canada et professeur à l'Université de Montréal; M. René Faribault, notaire, professeur à l'Université de Montréal; M. Beaudry Leman, directeur général de la Banque d'Hochelega; M. Léon Lorrain, secrétaire de la Chambre de Commerce de Montréal; Dr L. O. Bournival, financier.

Section de travaux scientifiques et techniques: — R. P. Joseph Morin, C.S.V., doyen de la Faculté des sciences à l'Université de Montréal; Dr Albert LeSage, professeur à l'Université de Montréal; M. Arthur Sun-

veyer, ingénieur, professeur à l'Université de Montréal; Dr Ernest Gendreau, professeur à l'Université de Montréal; M. Elzéar Beauré, professeur à l'Université de Montréal.

La population des divers jurys — 50 membres choisis parmi les personnes compétentes — montre tout le soin que le Comité central de l'A. C. J. C. apporte à faire le choix de ceux qui d'office décernent les "Prix d'action intellectuelle". Les jurés assistent à la soirée de couronnement pour pouvoir féliciter les lauréats.

Le jeudi, 22 février, à la salle Saint-Sulpice, cette éminente littérature et artistique attirera un auditoire distingué, ami des lettres canadiennes et fier d'aider à leur développement.

M. l'abbé Georges Couschese, principal de l'Ecole Normale de Nicolet et professeur à l'Université Laval, à Québec, exposera les motifs d'espérer en l'avenir de l'intelligence au Canada, en indiquant quelles sont les conditions de l'action intellectuelle dans l'ordre moral, dans l'ordre matériel et dans l'ordre spécifiquement intellectuel.

M. Antonio Perrault, avocat, a accepté la présidence d'honneur de cette séance publique et prononcera une allocution.

M. Joseph Blain, avocat, président général de l'A. C. J. C. fera connaître au public le verdict des jurys. Sont inscrits au programme musical: Mlle Germaine Malépart, prix d'Europe en 1917 et M. Armand Gauthier, basse.

Billets en vente chez Edmond Archambault, 312, rue Sainte-Catherine Est et chez Granger Frères, 43, rue Notre-Dame Ouest.

A QUEBEC

ON DIT...

Québec, 9. — On dit que si le gouvernement Taschereau a été écarté sur l'île de Montréal, c'est qu'Onésime Prévillé n'a pas voté pour lui.

On dit qu'Onésime Prévillé aurait bien pu voter, tout de même, sous le nom du détective Larivière.

On dit que M. G. Delsie, qui a battu le candidat ministériel dans Chicoutimi, restera libéral indépendant et siégera entre les deux partis, malgré les mamours que lui fait le gouvernement.

On dit que Damien Bouchard qui a repris Saint-Hyacinthe, n'est pas de l'école politique des membres du cabinet Taschereau et que ce dernier lui aurait préféré cinq députés oppositionnistes de plus.

On dit que la retraite politique de Perron et de Taschereau s'impose et ce cri est lancé depuis le 6 février courant par les partisans de l'honorable Joseph-Edouard Caron.

On dit qu'il ne faut pas rappeler à Taschereau sa promesse de démissionner, pas plus que montrer du rouge à un coq-d'Inde.

On dit que les amis de Taschereau insistent sur la retraite de celui-ci, sachant qu'il ne ferait que gâter la sauce de ses attaques des oppositionnistes.

On dit que Louis Létourneau, député de Québec-est, a une 91ème chance d'être fait ministre du Travail dans le gouvernement provincial.

On dit que le ministre de l'Agriculture se réjouit — intérieurement — du résultat des élections, escomptant que son ambition d'être premier ministre est mieux servie de cette façon-là.

On dit qu'après tout, Sir Lomer Gouin a laissé un bien petit héritage à Taschereau. Serait-ce parce que ce dernier s'affiche trop comme préteur? N'empêche qu'il prête à rire, en ce moment.

On dit que Taschereau n'offrirait plus à Sauvé de lui prêter des députés pour voter en Chambre, ni des convives pour ses banquets.

Lettre de M. Lockwell

SON EMINENCE LE CARDINAL NE L'A PAS DEMENTI

J'ai lu avec respect la lettre du Cardinal publiée hier dans le "Soleil", tout en regrettant que M. Taschereau ne craigne pas de trainer ainsi dans ses défenses électorales le nom d'un si grand Dignitaire, qui méprise cependant les menaces qu'on lui fait, en disant qu'elles "n'étaient pas de nature (lisez: pas assez raisonnables) à lui faire prendre, dans les circonstances, une décision qu'il n'aurait pas prise autrement.

Mais cette lettre vénérable contredit-elle mes affirmations? Non, absolument non. Au contraire, elle les prouve à l'évidence.

1o.—J'ai affirmé que M. Taschereau a envoyé une lettre au Cardinal. — Le Cardinal déclare avoir répondu le 24 janvier.

2o.—J'ai affirmé que cette lettre demandait la cessation des annonces du comité conservateur. — Son Eminence: "Cette annonce a été supprimée... comme je vous l'ai écrit le 24 courant."

3o.—Je n'ai pas affirmé que cette annonce avait effectivement et directement été arrêtée par les menaces de M. Taschereau et de ses collègues: évidemment la nouvelle lettre d'hier de M. Taschereau voulait tromper Son Eminence sur ce point, mais n'a pas pu le convaincre, puisqu'il dit: "Si Monsieur Lockwell prétend..." Inutile d'insister sur ce point.

4o.—Enfin, j'ai affirmé qu'il y avait dans la lettre de M. Taschereau qui a précédé le 24 janvier courant, et à laquelle réfère la lettre d'hier de Son Eminence contenant des tentatives d'intimidation et des menaces de poursuites faites pour forcer, c'est-à-dire avec l'intention d'obtenir de force, l'annulation du contrat mentionné.

Si ces menaces n'existaient pas, est-ce que M. Taschereau n'aurait pas demandé à Son Eminence de le déclarer? Voyez donc plutôt: au troisième paragraphe de sa lettre, Son Eminence déclare qu'il n'aurait pas fléchi devant de telles représentations. Mais M. Taschereau ne peut pas lui faire dire qu'il n'y avait pas de menaces, parce que ces menaces ont été faites. Je maintiens donc mon défi.

Seule une copie authentique de la lettre pourra me convaincre de tort... ou prouver à tous que j'ai eu raison...

"Je crois mes déclarations suffisamment graves pour me justifier de demander à M. L.-A. Cannon, l'associé légal de M. Taschereau et le candidat libéral dans Québec-Centre, d'aller devant le premier ministre avec une délégation composée des prêtres de toutes les paroisses de la ville pour exiger une copie de la lettre que le premier ministre a écrite au cardinal Bégin et au sujet de laquelle Son Eminence a fait une remarque dans sa missive au "Soleil" hier. Je demande à M. Cannon d'obtenir une copie de la lettre du premier ministre et de la lire à la population de Québec à sa prochaine assemblée publique. Je réitère les accusations que je faisais dimanche dernier. Mon défi est encore le même. M. Taschereau, êtes-vous brave? Si oui, acceptez mon offre. Je répète ce que j'ai dit en public et redit aux journaux: Si votre lettre au Cardinal ne contient pas des menaces et des tentatives d'intimidation, je m'engage à retirer 25 candidats conservateurs dans différents comtés et à laisser élire vos hommes par acclamation. D'un autre côté, si ce que j'avance est vrai, je vous demande de retirer 25 de vos candidats et de démissionner vous-même comme premier ministre."

C.-J. LOCKWELL.

LA RENTREE DES CHAMBRES

Députés et Sénateurs Rendus forts pour leurs labeurs Par trois mois réparateurs, De nos provinces s'élançant Conservateurs et fermiers Ranger à la Frid Laurier, Tout le monde à l'atelier... V'là les bêtis's qui r'commencent.

Déjà, sans perdre un moment, On interpelle à présent Les gens du gouvernement Qui, craignant ceux qui les tancent, Sortent vite de leur sac Discours, pipe et tabac. De quoi vous donner le trac... V'là les bêtis's qui r'commencent.

Tout en riant dans son for, Pour simuler un effort, On s'engueulera très fort Pendant que nos écus dansent. Et, gravé de main projet, Quand maint déjà le chargeait, S'alourdira le budget... V'là les bêtis's qui r'commencent.

Les vieux qui, sans le savoir, Roupillent jusques au soir, Ont perdu tout leur pouvoir, Mais rêvant à ce qu'ils pensent, Sont mûrs pour l'opération. Oh! quelle abomination! Voronoff, fais attention... V'là les bêtis's qui r'commencent!

Et je suis le seul qui, sans Sans compter ce que nos puissants, Qu'ils soient mille ou bien cinq cents, A nos frais, chaque an, dépensent, Les félicite, enchanté, De refaire, après l'été, Fleurir l'actualité... V'là les bêtis's qui vont r'commencer. DIDON.

Un Contretemps

Frappé mercredi soir par la grippe espagnole, notre directeur vous prie de l'excuser pour les lacunes qu'il peut y avoir dans ce numéro et remet à la semaine prochaine quelques courtes explications sur son rôle durant la dernière campagne provinciale.

Il tient en attendant à remercier tous ceux qui l'ont aidé dans sa lutte. Nos amis peuvent être persuadés que s'il n'en tient qu'à son optimisme et sa bonne humeur, M. Roger Maillet terrassera la grippe avant mercredi prochain.

LA REDACTION.



Au lendemain de l'élection, le Canada nous assurait en première page que l'hon. Taschereau avait reçu de New-York plusieurs télégrammes de félicitations.

Pourquoi diable les Américains aiment-ils tant M. Taschereau? N'y a-t-il pas des limites à ces amours-là? Le journal d'Alex, le Soleil s'écrit au sujet des articles de Bourassa: "Quels sophismes enfantins!" "Quelles divagations!"

Parfait! Mais alors pourquoi avoir dépensé tant d'encre toute la semaine dernière à répondre à des enfantillages et des divagations?

D'aucuns (des naïfs) se demandent si M. Taschereau tiendra la promesse qu'il a faite de résigner si l'opposition remportait plus de 10 sièges.

M. Taschereau n'a-t-il pas dit un jour, à propos de l'affaire Blanche Garneau: "Nous tenons les coupables et nous allons les pendre!"

Si M. Taschereau pouvait tenir sa promesse de résigner, le peuple ému lui élèverait des arcs de triomphe en ciment.

Mais depuis quand un député tient-il ses promesses? Ceux qui pleuraient à Montréal le soir de l'élection, pleuraient de douleur; c'est triste de lâcher la créche.

—Quelle est La combe de la popularité? demandait lundi soir un futur électeur de Dorion. —Léonide Perron! de reprendre son petit frère.

SON BLASON

Eh! oui! pochard, éponge, ivrogne. C'est la faute à Taschereau, quoi! Mais pour ne pas être en Pologne, Après tout, n'est-ce pas mon droit.

Quand le soleil fait sa besogne, D'étancher la soif qui m'échoit? S'il me plaît de rougir une trogne, Suis-je pas libre par surcroît?

Ah! tenez, laissez-moi vous dire, Tous vos beaux-mois d'au me font rire, Car, pour moi, leur exemple est vain. De Taschereau je suis l'apôtre. Ses armes en valent bien d'autres: "Gueule de bois sur champ de vin."

DIDON.

Nous regrettons d'apprendre la mort des juges Monet et Corriveau. Avant de monter sur le banc, ces deux hommes avaient été des libéraux de la vieille école. Le Matin offre aux deux familles l'expression de ses profondes sympathies.

Aimez-vous notre Journal?

SI OUI: 1o Exigez le Matin de votre fournisseur. 2o N'achetez vos journaux ou votre tabac que chez les dépositaires du Matin et réclamez-vous du journal. 3o Demandez l'affichage de notre bulletin; exigez que le journal soit placé à l'étalage. 4o Ne jetez pas ce journal après l'avoir lu, donnez-le au voisin, au passant ou bien adressez-le à un ami de la campagne.

SI NON: Faites comme si vous l'aimiez en témoignage de l'appui que tout honnête homme ne peut manquer d'accorder à une feuille indépendante et de bonne volonté qui combat par la plume et par l'exemple pour la liberté de la presse et par le triomphe du véritable libéralisme. Détaché de tout calcul mesquin, libre de toute attache politico-financière, allant sur ses propres pattes, dépourvu de tout esprit de clan ou de boutique, le Matin lutte pour la Justice et sort de son mieux ce qu'il croit être la vérité. S'IL N'EXISTAIT PAS, IL FAUDRAIT LE CREER!

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

COMPTE RENDU DU "SOLEIL", 30 JANVIER 1923

TOUTE L'ASSEMBLEE SIFFLE ARMAND LAVERGNE ET REFUSE D'ENTENDRE SON DISCOURS

Le candidat tory-nationaliste, après la nomination à Château-Richer, est conquis et obligé d'aller parler ailleurs.

ON ECOUTE L'HON. M. TASCHEREAU

Le premier ministre est longuement acclamé et prend une éclatante victoire pour lundi prochain.

(Compte rendu du "Soleil", 30 janvier 1923)

M. Lavergne ayant accepté de se porter candidat oppositionniste dans Montmorency contre l'hon. L.-A. Taschereau, a été mis en nomination hier, à deux heures, de même que le premier ministre.

Or, après, comme le veut la coutume, il y a eu assemblée contradictoire.

Hélas! cette assemblée, grâce aux procédés polissons de Mre Lavergne, à ses provocations insultantes à l'adresse de la foule, des premiers mots qui sortent de sa bouche, a failli dégénérer en une de ses sanglantes bagarres dont on a trop d'exemples dans notre histoire politique.

Il y a eu même du sang.

Sous les provocations de M. Lavergne, on s'est battu à coups de poing. Et, comme résultat, M. Lavergne, révoltant sans retard ce qu'il avait semé dès ses premiers gestes, fut incapable d'adresser un seul mot à l'auditoire de près de 1,500 personnes qui étaient venues de tous les côtés du comté pour entendre la discussion sur des sujets politiques.

M. Lavergne, disons-le sans exagération, fut pitoyable. Ses gestes et sa voix de matamore, défiant tout le monde, même de ses poings, battaient moins fort l'air froid de cet après-midi, quand, après une demi-heure de vaines tentatives, découragé, il descendit de la véranda pour s'en aller plus loin à un petit groupe de jeunes gens qui l'avaient suivi, faire une partie d'un larmoyant discours où il posa, hypocritement, pitoyablement, ridiculement en martyr d'une cause qu'il avait commencé à défendre de la façon que l'on sait, voilà quelque temps, au Monument National.

Essayons d'esquisser la scène aussi fidèlement que possible. L'hon. L.-A. Taschereau, précédé de M. Fanning Gosselin — qui n'est pas candidat, cette année, — avait fait un magnifique discours d'une demi-heure, selon les conventions, sans la moindre interruption, sans l'ombre d'un trouble, quand, son temps expiré, Mre Lavergne lui succéda à la tribune.

"Il est inutile", dit-il, "de me présenter; j'ai été déjà battu deux fois ici. On dit que je le serai encore..."

"Oui! oui!" cria-t-on de toutes parts. "Si je suis battu, ce n'est pas ceux qui crient en ce moment qui le batront, puisqu'ils n'ont pas le droit de vote. Une voix: "Monument National."

M. Lavergne: "Taisez-vous; je suis venu ici pour parler et je vais parler." Dans la foule: "Non, Non... Parle comme du monde... Fais pas le frais!"

M. Lavergne: "Il n'y a pas un seul dans toute cette foule qui peut m'empêcher de parler, homme à homme." Des voix: "Descends pour voir!"

M. Lavergne: "Je m'en vais descendre." Mais Mre Lavergne ne descend pas. "Pas un homme ici m'empêchera de parler!" cria-t-il. A ce moment, M. Pierre Casgrain s'avance sur la véranda et demande à la foule de vouloir bien laisser parler M. Lavergne.

"Si", dit M. Casgrain, "vous n'approuvez pas ce qu'il dit, vous voterez contre lui!" M. Lavergne aurait alors visiblement réussi à parler, mais il débuta ainsi:

"Je vois", dit-il, "que l'on commence à avoir chaud dans la foule; ce n'est pas de ma faute. C'est la faute de la Commission des Liqueurs de M. Taschereau. Une voix: "T'es un polisson, un grossier!"

Autre voix: "Pour ta pénitence tu parleras pas!" "Je veux parler", réussit à dire M. Lavergne, sans être interrompu. Et il ajoute:

"Je défie le meilleur homme ici!" A ce moment, M. Ed. Vézina, dans la foule, demande de séparer l'assemblée. "Je parlerai ici!" cria M. Lavergne. Une voix: "Va parler ailleurs contre ta race!"

Une autre voix: "Renégat!" Mre Lavergne fait mine alors de descendre. On cria: "Honte! honte!" "Renégat!!!" "Descends pour voir!"

La foule devient houleuse; les cris et les menaces s'entre-croisent. M. D. Bertrand, de Québec, fait un effort pour apaiser la foule. On lui cria:

"Vous avez un trop bon cœur!" Les cris continuent. Deux assistants en viennent aux prises. Comme ils se battent à bras raccourcis, M. Lavergne cria:

"C'est la clique!" On se rue sur les assaillants; les coups pleuvent. Un peu plus loin, un autre groupe est également aux prises. Un adversaire de M. Lavergne reçoit sur la tête un coup terrible d'où le sang gicle.

La foule se disperse. On réussit finalement à entraîner M. Lavergne qui, suivi d'un groupe, va parler plus loin. Il est tellement impressionné qu'en descendant l'escalier, il tombe par deux fois.

Et l'assemblée se continua, une fois parti l'homme du Monument National. Le plus grand calme régna pendant le discours de M. Pierre Casgrain, M.P., qui fit un bel éloge du premier ministre et fut juste la conduite de M. Lavergne dont il montra la vie, toute de trahisons et de volte-faces, ayant fait banqueroute d'idéal, n'ayant jamais été pour ses compatriotes de la moindre utilité.

Par contre, démontre M. Casgrain, l'hon. M. Taschereau a une longue série de bonnes œuvres derrière lui, des œuvres patriotiques et dont bénéficient toutes les classes de la société. La province est heureuse et prospère et elle le doit au gouvernement Taschereau.

L'HON. M. TASCHEREAU

Le premier ministre a été l'objet d'une chaleureuse ovation quand il fut présenté par le président de l'assemblée, M. E. Pouliot.

M. Fanning Gosselin venait de dire quelques mots, il arrivait de l'île et il apportait, disait-il, des nouvelles épatantes. "Si", dit en commençant le premier ministre, la cause conservatrice est aussi belle que le dit M. Gosselin, je dois l'en féliciter. Voilà quelques années, M. Gosselin prêchait la doctrine libérale, à mes côtés. Il avait alors meilleure mine.

"Après vingt-trois ans de travaux pour ma province", continue le premier ministre, "je viens, pour la huitième fois, vous rendre compte de mon mandat et vous demander de me renouveler votre confiance.

"Oui, oui!" cria-t-on de toute part. "Vos acclamations", dit M. Taschereau, je les reporte sur le parti libéral qui triomphera d'un bout à l'autre de la province le 5 février.

"En l'espace de 23 ans, bien des amis sont disparus. Mais la bonne semence jetée en terre par tous a germé, a grandi.

D'anciens comtes, noblesse, qui étaient conservateurs sont devenus libéraux et le resteront." Puis, l'hon. L.-A. Taschereau fait une rapide revue des œuvres du gouvernement libéral dans les différents domaines: l'instruction publique, l'agriculture, la voirie, la colonisation. Il rappelle quelques-unes des grandes fondations du gouvernement de même que plusieurs réformes: la fondation pour les ouvriers d'une grande école de papeterie et de gardes-forestiers; la fondation des écoles techniques; pour les cultivateurs, il rappelle l'établissement des fermes de démonstration, l'exemption des taxes sur les fromageries et les beurres.

L'ANGLAIS TEL QU'ON L'IGNORE

Il y a un peu plus de vingt-cinq ans, le hasard me mit en présence d'un jeune diplomate anglais. C'était dans une hôtel-terrie d'Hampton Court, un dimanche de juin, à l'époque où la plus modeste auberge, sur les bords de la Tamise, devient, à l'heure des repas, un restaurant refusant du monde. Arrivé à Londres depuis quelques jours, pour y passer plusieurs mois et m'y familiariser avec la langue parlée, je suivais le mouvement de la foule dominicale. J'avais donc trouvé place à une petite table dont un client déjà installé occupait la moitié. En pareille circonstance, dans la plupart des pays, surtout en pays latin, la conversation finit ou commence par s'engager. Mais en Angleterre, si vous n'êtes pas introduit, vous pouvez rester des heures en face d'un indigène sans qu'il vous adresse la parole. Vous n'existez pas pour lui. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre mon voisin m'offrir ses services. Il prenait prétexte des difficultés que j'avais à établir mon menu pour m'aider. "J'entends, me dit-il, que vous n'êtes pas d'ici, que vous venez de l'autre côté du canal, et si je puis vous être utile..."

"Mon Anglais était évidemment d'une espèce particulière. Il était d'humeur liante; il me montra tout aussitôt qu'il avait du goût pour la causerie. Il s'exprimait presque couramment, en tout cas très suffisamment, dans notre langue. Il m'apprit qu'il appartenait au Foreign Office, et qu'il avait en qualité d'attaché fait plusieurs postes. Signe particulier, et frappant, il était affligé d'un bégayement assez accentué. Me rappelant que notre fameux cariaquin Dubois se donnait, à l'occasion, cette légère infirmité, afin d'éviter les entrainements de la parole, de prendre son temps, c'est-à-dire celui de la réflexion, bref, de rester sur la défensive dans l'écriture des pourparlers, j'estimai que le bégayement n'était pas un vice rédhibitoire pour un diplomate, et qu'au contraire la nature, par faveur singulière, avait accordé à ce gentleman de la carrière l'arme que le rusé ministre de la Régence se créait artificiellement. Mon obligant voisin connaissait bien la France, et surtout l'Espagne. Comme je le félicitais de ces séjours à l'étranger: "Eh bien, me dit-il, j'en suis sur le regretter. Je n'ai plus sur mon pays mes idées d'autrefois. Voyez-vous, un Anglais ne dev' jamais voyager. Il faut qu'il reste dans son île. Il garde alors ses préjugés, qui sont une force, — qui expliquent toute son histoire. Maintenant, il me semble que j'ai perdu mes illusions. Je compare; je vois les différences, les erreurs; je juge. Je suis un Anglais désenchanté."

Cet aveu a une portée remarquable. Le jeune diplomate rencontra à Hampton Court n'a pas été tiré de de nombreux exemplaires. Il n'a plus à redouter que l'Angleterre perde ses illusions sur elle-même. Même si ses fils voyagent, il en reste assez "at home" pour maintenir les traditions, les préjugés qui font sa force. Les changements, les bouleversements qui se produisent dans le monde, à ses portes, ne modifient pas son caractère et son opinion. Pourquoi parler de déplacements et de voyages, qui altéreraient son jugement? Combien d'Anglais ne sont-ils pas venus en France? Ils y ont séjourné des mois et des années. Des centaines de milliers de Britanniques y ont vécu pendant la guerre. Rentrés chez eux, c'est comme s'il ne s'était rien passé. Au plus fort de la lutte, ou plutôt quand nous avions, nous, à supporter le poids de l'invasion et à attendre que l'Angleterre fût prête, les Anglais ne voyaient pas, ne sentaient pas la situation. Ils ne la "réalisaient" pas. Que de fois ai-je entendu lord Northcliffe déplorer, avec énergie et même avec colère, cet aveuglement. "Ils ne voient pas que la France est saignée à blanc (bleeding to death); ils ne se font pas une idée de la dévastation des contrées où sévit la guerre." Et lord Northcliffe n'épargnait rien pour renseigner ses compatriotes. Un de ces plus clairvoyants et plus "cleux" collaborateurs, M. Wickham Steed — qui, lui, nous a seulement voyagé, mais a habité longtemps les principales capitales de l'Europe — constatait aussi à quel point la qualité d'insulaires affectait la vue de ses compatriotes. Leur point de vue ne bouge pas, à travers les siècles. On dirait qu'une fois pour toutes ils ont mis leur jumeau, leur jumelle

marine, au point, et qu'ils continuent à regarder sous le même angle les événements qui surgissent. Leur inébranlable ténacité est faite, en partie de cette habitude, qui est un peu plus que leur seconde nature. Il leur faut, pour en sortir, la pression formidable des faits. Ils ont une difficulté extrême à les imaginer, à les prévoir. Ils attendent qu'ils se soient produits. Mis en présence des réalités, devant l'obstacle, alors ils sont convaincus et ils se décident. Leur attitude à la veille de la guerre et pendant les hostilités est une illustration éclatante de cette vérité. Alliés braves et loyaux dans l'action, dans ce sport terrible et fatal qu'est la guerre, capables de vous comprendre et de vous suivre jusqu'à la mort, une fois le péril passé ils reviennent à leurs préjugés et à leurs erreurs. Nous en avons fait, nous en faisons l'amère expérience. Ils risquent, dans ces retours à leur manière d'être et de sentir originelles, de passer pour perdus et traités. Non, de bonne foi ils n'aperçoivent plus les raisons qui avaient un instant modifié leur jugement et dicté leur conduite. Leur esprit est inaccessible et comme imperméable à certaines observations. Il n'entre pas dans les vues et les intérêts d'autrui, mais il tient aux siens avec une constance opiniâtre et ferme comme du granit. Un exemple nous en fournit une preuve convaincante. Les Anglais, dans leur immense majorité, ne peuvent pas admettre que la France soit fondée à redouter la menace allemande et s'entoure de garanties et de précautions contre une nouvelle invasion. Ils vont répétant que cette crainte est chimérique, et que, sous prétexte de mesures de sécurité, nous cachons des desseins militaristes et de mauvaises pensées impérialistes. C'est ainsi que, s'inspirant de ces sentiments, pendant la conférence de Washington, un bureau de la presse anglaise, remarquablement organisé, a déchaîné contre nous une campagne d'injustes accusations. Il a ameuté l'opinion du Royaume-Uni et aussi celle des Etats-Unis, travaillant ainsi, à sa manière, à la paix du monde. C'était un spectacle d'une profonde tristesse. Mais le jour où, piquée par un simple boutade de M. Briand sur le rôle des sous-marins français destinés à la pêche aux harengs, elle se crut menacée dans son élément, elle exhalait ses appréhensions avec une ardeur et une insistance laissant loin derrière elles les légitimes appréhensions de journaux français au sujet du péril allemand. Non seulement on menaçait sa vie, mais on plaisantait avec sa crainte séculaire et sacrée. Je me rappelle, je vois encore lord Riddell, le bras droit, le stylo de M. Lloyd George, tremblant d'émotion en commentant la plaisanterie de M. Briand. Il était indigné et sincère. "Dans la plus humble cabane anglaise de la côte, on aura ressenti une émotion profonde, car l'existence du pays, de notre île est en jeu par la question des attaques sous-marines. Nous avons besoin de recevoir du pain..."

Je passe sur ce développement larmoyant; mais n'avons-nous pas le droit de nous demander si les chamarières de nos paysans n'ont pas des alarmes aussi légitimes que les cabanes des pêcheurs anglais? Et puis vraiment, sommes-nous les ennemis des Anglais, et notre attitude vis-à-vis d'eux est-elle comparable à celle des Allemands à notre égard? C'est à cette même occasion que j'ai entendu un mot, complétant les paroles du jeune diplomate anglais d'Hampton Court. Comme un jour je faisais remarquer que des confrères anglais rendaient justice à la France et essayaient de l'expliquer — notamment M. Wickham Steed: "Oh! me répondit mon interlocuteur, personnage important du bureau anglais de la presse, celui-là ne représente pas l'opinion de notre pays. Il ne pense pas en Anglais." Aujourd'hui, M. Wickham Steed n'est plus "l'éditeur" du Times.

Joseph GALTIER. Princesse Karadja. — Ne pas jouer du piano, c'est un talent aussi rare que charmant. * * * Numa Baudet. — Toutes les âmes fortes, les âmes nobles, les âmes de dévouement, les âmes capables de grandes choses et dignes du premier rang, comprennent, acceptent et subissent sans trop de peine la subordination. * * * Albert Guinon. — A force de donner des droits à tout le monde, la démocratie est le régime qui tue le plus sûrement la bonté.

Entre hommes...

—Poulot! ordonna la voix perçante de Mme Garnaret, Poulot, viens donc par ici!

Poulot, onze ans, gentil petit bonhomme brun, sensible et observateur, obéit à l'appel maternel. Dans la chambre conjugale, M. Garneret, robuste et frais lavé, en pyjama du matin, parcourait les journaux d'un air maussade. Sa femme, dont le poignoir à minces raies verticales accusait la grandeur maigre, tenait à la main une carte pneumatique. —Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Poulot.

—Il y a que ta grand'mère est souffrante et me prie d'aller la voir à Saint-Cloud. Je ne t'emmène pas: ça l'énerverait. Tu passeras la journée en compagnie de ton père qui peut bien se charger de toi un dimanche par hasard... Tant pis pour son cercle!

M. Garneret émit un grognement et s'adressant à son fils: —Puisque c'est comme ça, Poulot, va t'habiller: c'est la grande noce... Nous déjeunerons au restaurant.

—Oh! chich! fit l'enfant ravi... Je vais mettre mon costume d'homme et ma chemise à col empesé.

—Charmé... Va, mon garçon, va!

Une demi-heure plus tard, Mme Garneret partie pour Saint-Cloud, Poulot frappa discrètement à la porte de la chambre:

—Je suis prêt, papa. Je ne suis pas en retard?

—Entre donc!

M. Garneret se bichonnait devant la glace: —Comme te voilà beau! dit-il. Tu n'as rien oublié, même pas le petit mouchoir dans la poche du veston.

—J'ai mis de l'odeur dessus, dit Poulot très flatté... Tu sais, papa, poursuivit-il, je comprends très bien qu'un dimanche, après avoir été au bureau toute la semaine, tu aimes mieux aller au cercle, que de...

—Allez! allez! qui est-ce qui te demande ton avis?

—Oh papa! Je disais cela entre nous.

—Entre hommes, répondit M. Garneret, avec un sérieux affecté.

Poulot ne perçut que le mot, sans l'ironie, et se redressa très fier... Enfin, M. Garneret se déclara prêt: il s'était fait, lui aussi, très élégant, et sifflait dehors, héla un chauffeur. Cinq minutes plus tard Poulot pénétrait avec son père dans une salle accueillante, fleurie.

Guidés par la déférence empreinte des maîtres d'hôtel, ils s'assirent devant une table où scintillaient les cristaux sur la nappe blanche aux plus nets. M. Garneret dicta le menu, approuvé par les hochements de tête de son fils, grave et muet:

—Vivement, n'est-ce pas? Nous sommes pressés.

Poulot acquiesça, en fronçant le sourcil.

A côté d'eux s'attablèrent un monsieur d'apparence exotique et une dame. Ils se parlaient à l'oreille en riant fort: —Ça doit être des jeunes mariés, opina Poulot.

—Strement, fit M. Garneret. —La femme n'est pas mal, poursuivit l'enfant, d'un ton supérieur.

—Voyez-vous ça! Tu t'y connais déjà?

—Qu'est-ce que tu veux, pap... Au collège, on sait ce que c'est qu'une jolie femme... Perruchet, mon voisin de classe, a toutes les photos d'actrices... Est-ce que je te verse un peu de vin? Délicieux, ce vieux bordeaux...

Amusé, le père écoutait et répondait le plus sérieusement possible. Poulot ne se sentait pas d'aise, exprimait son opinion sur les hommes et sur les choses, parlait littérature, théâtre, politique.

Maintenant M. Garneret regardait fréquemment l'heure: —Et un café!... Pas pour toi, Poulot?

—Mais si, papa! Je supporte très bien le café... avec un peu de lait, garçon...

Une fois hors du restaurant, M. Garneret déclara: —A présent, mon vieux Poulot, je t'emmène au cinéma.

—Oh! chich!

—Seulement, attends: j'ai une petite course à faire... Je vais te prendre une place, tu l'installeras... et puis je viendrai te rejoindre.

—Bien, papa.

Entre hommes, on est discret: les questions, c'est bon entre femmes... Poulot, assis dans son fauteuil, assista solitairement à la première partie du spectacle... Une heure passa; son père ne revenait pas... Puis ce fut l'entracte, puis la seconde partie, puis la fin... Tout le monde se leva... Poulot, très inquiet, se vit obligé de sortir. Sur le seuil de l'établissement, il se trouva tout à coup en face de la tante Amélie: c'était une vieille parente du côté maternel, fort mauvaise langue et qui ne cessait de soutenir que M. Garneret faisait "les quatre cents coups".

—Tiens — Poulot, dit-elle, sucrée, tu es là, tout seul? —Attends papa! Au revoir, tante Amélie...

D'un bond, il s'éleva, se cacha derrière un arbre. La vieille fille le chercha de tous côtés, son face-à-main contre les yeux, puis haussa les épaules, enfin quitta la place. Alors il revint devant le "cinéma"... Mais qu'était-il donc arrivé à son père? La nuit tombait! Il craignait maintenant tous les accidents... Tout à coup il vit une voiture s'arrêter. M. Garneret en descendit et prendre congé d'une jeune femme qui s'y trouvait. Poulot tourna le dos, tout rouge d'une confusion qui l'oppressait, et se mit à examiner jolouement les affiches plantées devant la porte. Une main lui toucha l'épaule... son père lui dit, d'un air déga-gé:

—J'ai été mis en retard par des affaires... La représentation est finie ?

—Elle vient de se terminer, papa.

—Rentrons: maman doit être de retour.

Elle était de retour, en effet, Mme Garneret. Elle accueillit les arrivants avec un visage glacé.

—Comment va ta mère? demanda son mari.

—Qu'est-ce que ça peut te faire!... Tante Amélie est venue; elle a vu le petit tout seul au cinéma.

Sous cette attaque brusquée, M. Garneret, un instant, se démonta:

—La tante, quoi, la tante Amélie balbutia-t-il.

—La tante Amélie ne sait pas ce que elle raconte, fit Poulot, catégorique. J'ai oublié de te dire, papa: je l'ai rencontrée à la sortie... pendant que tu étais allé pour t'acheter des cigarettes. Sans ça, conclut-il, s'adressant à sa mère, on ne s'est pas quittés de la journée.

Mme Garneret, cloûée, se tut. Puis elle rentra dans sa chambre.

Alors Poulot, avec un bon sourire, dit à son père:

—Entre hommes, on se soutient, n'est-ce pas ?

Henri Falk.

Une cachette vieille de dix ans

Le vieux trappeur retrouve son tabac en parfait état.

Monsieur Charles Illey, un trappeur qui fait la chasse dans les déserts du nord de la province de Manitoba, vient de retrouver, en parfait état, du tabac laissé il y a dix ans. Illey étant récemment de passage, à Le Pas, faisait le récit de ses voyages et il rapportait entr'autres qu'en 1913, se trouvant à Copper Lake, 72 milles au nord de Le Pas, il mit dans une cachette, trois livres de tabac, en boîtes d'une demi-livre chacune.

Au commencement de l'année, il se trouvait de nouveau à Copper Lake et il eut la curiosité de voir s'il retrouverait le tabac laissé il y a dix ans; à sa grande satisfaction le tabac qui n'avait pas été dérangé était en parfait état.

Ces boîtes contenaient du tabac à fumer "Old Chum" et l'expérience que vient de faire le trappeur Illey est une nouvelle preuve de la qualité supérieure et durable du tabac "Old Chum".

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette banque aura lieu à son bureau principal, rue Saint-Jacques, lundi, le douze février prochain, à midi, pour la réception des rapports et états annuels et l'élection des directeurs.

Par ordre du Conseil d'Administration. A. P. LESPÉRANCE, Gérant-général. Montréal, le 8 janvier 1923.

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

Avis est par les présentes, donné que Dame Marian Eugénie MacCordick, de la Cité et du District de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, pour obtenir un Bill de divorce de son mari Alexandre Howard MacCordick, de la Cité et du District de Montréal, dans la Province de Québec, Médecin, pour cause d'adultère et mauvais traitements.

Daté à Montréal, Province de Québec, ce vingt-unième jour de décembre 1922. G. C. PAPINEAU-COUTURE, Procureur de la requérante.

AVIS est par les présentes donné que Tony Bazar, de la cité de Montréal, dans la Province de Québec, épouse de Samuel Bazar, de la même place, marchand de chaussures, s'adressera, au parlement du Canada, à sa prochaine session pour un bill de divorce de son époux, le dit Samuel Bazar, de la dite cité de Montréal, marchand de chaussures, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté en la cité de Montréal, dans la province de Québec, ce 11ème jour de janvier 1923. TONY BAZAR, par MM. Bercovitch, Calder & Wardner, 260 St-Jacques, Chambre 903, MONTREAL, Qué. Ses solliciteurs.

AVOCATS J. A. BEAULIEU, C. R., AVOCAT

Chambre 5 Tél. Main 1334 25, rue St-Jacques. MONTREAL. Téléphone Main 6507.

G. Emile Dépocas, c. r. AVOCAT

16, Rue St-Jacques, Chambre 2. MONTREAL.

Gonzalve Desaulniers Avocat

92 (est) rue Notre-Dame Tel: Main 2656

FELIX DESROCHERS AVOCAT

20, Rue St-Jacques, Ch. 39 Tél. Main 7019 Ré.: 869, Rue St-Hubert Tél. Est 622

TEL. M. 3826 TANCREDE FORTIN, C.R. AVOCAT

Main 1818 97 S.-Jacques

J. A. E. GRAVEL, C. R. AVOCAT

Edifice "Light Heat and Power" 83 RUE CRAIG OUEST Téléphone Main 6762 Résidence: Calumet 1658 W

Tél. Main 3044. Chambre 11 AQUILA JASMIN AVOCAT

15, ST-JACQUES, MONTREAL Bureau du soir: 419, ST-JOSEPH, LACHINE Tél. 292-W.

Salluste Lavery, B.C.L. 2041, Hutchison. Tél. Rock 3178 Bureau du soir: 238, Boulevard Monk Maurice Demers, L.L.L. 1150, St-Hubert. Tél. St-Lo 679

Bureau du soir: 296, Papineau. Tél. Est. 1875-W

LAVERY & DEMERS Avocats et procureurs Droit commercial, civil et criminel 19, rue St-Jacques, Montréal. Main 4472

Suc. à Ste-Agathe-des-Monts et à Longueuil, Qué.

Hon. Rodolphe MONTY, C.P., C.R. Alfred Duranleau, C.R. H. S. Ross, C.R. Eugène R. Angers. J. C. Martineau.

MONTY, DURANLEAU, ROSS & ANGERS AVOCATS

SUITE: 90 ST-JACQUES TELEPHONE MAIN 140

BOLAND MAILLET Edifice LA SAUVEGARDE Main 2656

Tél. Main 6597. Ré. Calumet 228-J

N. J. MARION, L.L.B.: Avocat et Procureur

Cours: Suprême, Equivoir, Criminel et Agent de Départements. CHAMBRES, 612-613

71a RUE ST-JACQUES Bureau du Soir: 678 Boul. Goin Est. SAULT-AU-RECOLLET.

Tél. Main 1183 Ré. Melrose 224

Théodule Rheaume, c.r. M.P. AVOCAT et PROCUREUR

Chambre 63, édifice La Sauvegarde 92 rue Notre-Dame Est

Résidence: Le Salle 3787-W. GEO. ROBERT, L.L.B. AVOCAT

Bureau du soir et résidence: 4324 rue Notre-Dame Est (Coin Desmarceaux) Tétreaultville Bureau du jour: 71a, rue St-Jacques, Tél. M. 2402 Chambres 412 à 414. Montréal

CLIFFORD B. REILLY, C. R. HENRI HAINS

REILLY & HAINS AVOCATS

35 ST-JACQUES, MONTREAL. Tél. Main 7960

NOTAIRES L. J. BOILEAU NOTAIRE

26, Rue ST-JACQUES Tél. Main 2531

RENE CHOPIN NOTAIRE

80 Rue S.-Gabriel

JOSEPH L. GIROUARD NOTAIRE

35 RUE ST-JACQUES Tél. Main 5030

JOSEPH PROULX NOTAIRE

99 RUE ST-JACQUES Téléphone Main 2959

DOCTEURS Dr J. M. E. Prévost Spécialiste.

Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York.

CLINIQUE PRIVEE pour le traitement des maladies des voies Génito-Urinaires: reins, vessie, maladies vénériennes, syphilis et peau. HEURES DE B

FRANCE ET ALEMAGNE

CONVERSATION HUMORISTIQUE ENTRE UN PRINCE ALLEMAND ROMANTIQUE ET DILETTANTE, UN FRANÇAIS TRAVESTI EN CANADIEN ET L'ENIGMATIQUE SIEGFRIED VON KLEIST.

A Munich, la paix signée, trois personnes — un prince allemand, romantique et dilettante; un Français, travesti en Canadien, et le héros du livre, l'énigmatique Siegfried von Kleist — devinent avec humour des destinées de la France et de l'Allemagne.

—Aucun juge n'a jamais été plus sévère pour l'Allemagne, reprit le prince, que l'Allemand lui-même, je ne sais, monsieur Chapdelaine, de quelle façon les écrivains canadiens disent ses vérités au Canada. Je sais, en ce qui concerne la France, que vous trouverez tout juste dans son immense production un auteur prêt à confesser que les terrains vagues autour de Paris sont dépassés en beauté par les Alpes autour de Vienne, et que le sonnet d'Anvers est d'un développement moins varié que les "Lusiades". Peut-être est-ce par politesse, et manque-t-on de tact à parler de ses défauts... Mais ni Heine, ni Nietzsche ne se sont sentis assez polis pour dissimuler à l'Allemagne, quand ils le crurent nécessaire, sa servilité et sa lourdeur, et si j'étais un écrivain et non un prince, ou simplement si j'étais un nom au lieu d'un numéro à ajouter à mon prénom, je n'hésiterais pas à faire comme eux. Je crois cependant qu'aujourd'hui ce serait ne pas être juste. On ne peut guère accuser un pays que s'il se détourne de la voie que Dieu lui a tracée, s'il renonce à sa mission et à ses vocations, et, au-dessous d'apparences attristées, je n'ai pas l'impression que l'Allemagne, ni pendant la guerre, ni depuis, y ait renoncé. Nous parlerons de cela un autre jour, mais apprenez que c'est une imprévoyance de parler d'une Allemagne en guerre et d'un Allemand en paix. Il n'y a que l'Allemagne. Entre la paix allemande et la guerre allemande, il n'y a pas, comme entre la paix française et la guerre française, une différence de nature, mais de degré. La guerre ne transforme ni nos âmes ni nos moeurs. Le jour de la mobilisation, les sergents n'ont pas eu à distribuer à nos soldats, comme ils le devaient en Angleterre et en France, avec les musettes et les jambières, des sentiments homicides nouveaux pour eux et à leur apprendre le maniement. De 1914 à 1918, les femmes allemandes ont à peine trompé davantage leurs maris, les collectionneurs de livres libertins augmentèrent à peine leurs achats, les littérateurs ne se turent point. Tant c'est le paroxysme qui est normal en Allemagne, et non l'ordre! Tant ses énormes fleuves témoignent physiquement de son artério-sclérose! Tant la passion et non la raison! Le seul sage que l'Allemagne ait produit se trouve être son plus grand homme, mais il est à peu près le seul, alors que dans le moindre bourg français de la côte méditerranéenne Cassis ou Carqueiranne, le reflet qui a caressé le front de Goethe et qui s'accroche d'ailleurs depuis sa mort à chacun de ses bustes, se pose chaque jour sur le visage du brigadier du port et du receveur en retraite...

Sur le front de Kleist une tache de soleil jouait. Le prince se tut, la regarda. Il avait le choix: il pouvait croire que c'était là le second reflet de la sagesse sur une tête allemande, ou plus simplement, comme dans les music-halls une lumière annonce la fin du numéro, qu'il devait passer maintenant la parole à Siegfried... J'aidai à cette interprétation en me tournant vers mon ami. Kleist se préparait d'ailleurs à parler; à dire sur l'Allemagne sa pensée profonde, qu'il n'éprouvait plus le besoin depuis la lettre de Solignac, de me cacher, pensée qu'il croyait inspirée en lui par Mommsen et Treitschke, alors qu'elle l'était par Michelet et par Renan, avec des détails d'expression qu'il croyait emprunter à Delmuel et à Gottfried Keller et qui étaient du Toulet ou du Moréas, et parfois des hésitations, qu'il attribuait à Luther, à Hauptmann, mais qui lui venaient en fait de Montaigne ou de France...

—Monsieur Chapdelaine, dit-il, ne m'en voulez pas si j'élimine du débat votre continent. Les Etats-Unis n'ont jamais compris la guerre et n'y ont pas pris part. Ils ont, tout au plus, pris part à une autre mêlée qui se livrait en même temps et sur les mêmes champs de bataille. Les Etats-Unis n'imaginent pas d'autre guerre que la guerre civile. C'est toujours eux-mêmes et celui de leurs défauts que personifie la nation ennemie qu'ils combattent dans chaque guerre. Ils appellent la guerre une crise morale. Quand ils étaient Anglais, ils se battirent avec les Anglais; dès qu'ils ont été Américains, ils se sont battus entre Américains; le jour où ils ont été suffisamment germanisés dans leurs moeurs et leur culture, ils se sont rûés contre les Germains. Le premier Américain qui fut un prisonnier en 1917 s'appela Meyer, et son prisonnier aussi. En Allemagne, nous n'avons jamais pris au sérieux cette brouille de famille. Mais la guerre a été réelle entre l'Allemagne et la France. Il est vain de discuter le problème des responsables. L'Allemagne est responsable, pour la raison que l'Allemagne est le mouvement et la France le repos. Aucun peuple ne jouit plus de ce qu'il possède et ne se limite plus à cette possession que le peuple français, n'est plus heureux de bonheurs souvent fictifs et fragmentaires comme la propriété de la Martinique, de Pondichéry, débris d'empires coloniaux, ou du savant Adler et de celui qui prévint le téléphone, débris de l'empire des ondes aériennes et sonores: — ce qui est signe de paix. Aucun peuple n'attache plus ses desirs à ce qu'il n'a pas que le peuple allemand, — signe de guerre. Il désire Besançon, Grenoble, il réclame Chopin, Franck; il baptise Roger de la Bruyère Roger van der Wayden, dans un appétit d'annexion souterraine auquel pas un professeur ordinaire ou un privar-dozent ne s'est refusé, il a annexé les cathédrales gothiques, les colonies hollandaises et l'Algérie, les épopées françaises; et les malheureux artistes et savants neutres, aux environs de la cuvette allemande, ne s'en tirent, comme des mouches d'une jarre à crème, qu'avec des appellations teutoniques qui les suivent désormais dans tous les manuels. L'Allemagne voulait gagner la guerre pour que la ville où naquit Pasteur fût allemande, et cette année, le jour de son centenaire, Pasteur, seconde naissance, aurait été proclamé Allemand...

Mais qu'en concluez-vous? Moi j'en conclus que son orgueil et son appétit de querelles ont pu être cette fois justement réfrénés. Mais c'est tout. L'Allemagne est aussi vivante aujourd'hui qu'hier. Le mot France et le mot Allemagne ne sont à peu près plus et n'ont jamais été pour le monde des expressions géographiques, ce sont des termes moraux... Plus on démembré l'une d'elles, plus sa puissance non temporelle, comme celle de la papauté, s'accroît. Pourquoi alors continuer de juger comme un simple attentat à la propriété, une explosion qui était à la vie moderne ce qu'est une passion dans un coeur? L'Allemagne a été soudain amoureux de l'univers. Depuis cinquante ans, l'échelle qui servait au maître d'école pour ses leçons de choses, au brasseur pour le diamètre de ses tonneaux, au fabricant de clous pour la longueur de ses clous, était graduée à l'usage de l'univers. Pas une carte du monde, des océans, des astres, où la couleur réservée à l'Allemagne n'inondait soudain le Brésil entier, le Gulf-Stream, et quelque constellation. Nous prenions la terre comme on prend une femme: en étant là continuellement; en la menant à la musique; en la menant à la parade; en adorant les géraniums; en étant propres, et chacune de nos villes avait sa baignoire; en allant à Ténérité par bande d'astronomes quand Mars se rapprochait d'elle et en lui offrant un album d'honneur avec autographe d'Einstein pour cette conjonction; en faisant verser par des Allemands dans chaque hôtel et dans chaque restaurant du monde entier le café-crème, Wagner et le champagne. Ce qu'on a appelé notre force de propagande n'est pas autre chose. C'est cet amour du globe qui éparille nos enfants sur chaque continent, d'où s'échappent aussitôt le fumet des choucroutes et les voix des quartettes et des harmonicas; un amour physique de la planète, qui nous pousse à aimer sa faune et sa flore plus que tout autre peuple, à avoir les plus belles ménageries, les plus beaux herbiers, à fournir de fleurs en cristal les universités asiatiques et tropicales; et aussi à l'aimer (ce qu'elle sent, prodigant de préférence à nos chimistes et à nos physiciens ses rayons secrets, ses électricités, ses ectoplasmes), dans ses minéraux et ses essences. Il se trouve qu'en plein siècle nuptial, nous nous sommes heurtés à un peuple qui ne l'aimait plus que d'un vague amour platonique, mais qui choquait notre étroitesse, car, il faut bien le dire, la terre, nous l'aimions. Il nous a vaincus, mais, vous qui connaissez la France, Monsieur Chapdelaine, vous nous rassurerez et nous consolerez, si vous prenez sur vous d'affirmer qu'elle est capable de redevenir, pour notre planète cet ami. Les houilles de Chine, les insectes du Pacifique, les palmiers du Brésil, les cheveux frisés des professeurs de Cambridge ont besoin, à certaines époques, d'être caressés par le même souffle, la même main et les mêmes lèvres.

Je n'eus pas le temps de répondre que Siegfried se pencha vers moi et dit: — Je n'ai pas de temps à perdre. Je suis un homme d'affaires et je préfère d'autre affection...

tendresses que la tendresse Kronprinz et qu'il eut peut-être convenu de les réserver d'abord à l'Orient, — car on frappa... ("Siegfried et le Limousin", — Bernard Grasset, édi. Paris.)

Jean GIRAUDOUX.

LES ROIS EN EXILE

Implacable, le destin voudra-t-il bientôt qu'il n'y ait plus pour les rois et pour leurs familles d'autre terre où mourir que la terre d'exil? Le châtimant s'arrête, ici-bas, au dernier battement de coeur. Laissons la dépouille du roi Constantin et penchons-nous vers les vivants.

Imaginons une seconde que quelque génie aux yeux tristes nous a donné le pouvoir d'enfermer la vie dans les pages d'un album, et regardons. Sans nous arrêter à plaindre ceux qui ne font qu'expier des fautes ou des crimes, du moins laissons-nous guider par Dante... C'est lui qui tournera les pages... "Popule mi, qu'il feci tibi!", disait-il en suivant sa route douloureuse. "Mon peuple, que t'ai-je fait?"

Exil de rois! Exil de princesses!... Regardons d'abord la Maison de France. Voici le Duc d'Orléans. Il est l'hôte de la capitale belge ou des plaines d'Afrique. Tantôt il habite le manoir d'Anjou, dans la grande banlieue de Bruxelles; tantôt il s'en va, au vent rude des solitudes, chasser les fauves... Sa dernière chasse dura plus de dix mois... Il était accompagné alors du docteur Récamier.

Regardons la Maison impériale. Le prince Napoléon, lui aussi, est l'hôte de Bruxelles. Lorsqu'il quitte son hôtel de l'avenue Louise, c'est généralement pour s'installer à Farnborough, dans le magnifique domaine que lui légua l'impératrice Eugénie. Peut-être alors rencontre-t-il le jeune roi Manuel et sa femme, la jeune reine Victoria. S. M. le Roi du Portugal partage, en effet, son temps entre l'Angleterre et la France, que ne quitte guère S. M. la reine Amélie, sa mère. Noble et douloureuse figure qui s'abrite non loin de Versailles, dans l'ombre de nos goires. Voici S. M. la reine de Naples, que nous avions coutume de voir, il y a quelques années, à Neuilly, dans le parc de son hôtel, promenant d'étranges couples romantiques, et suivie de lévriers blancs. Elle habite Munich depuis deux ans. Voici LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Caserte, qui habitent à Cannes la villa "Marie-Louise", dont les fenêtres sont tournées vers l'insaisissable Natalia... Mais, là, le ciel éblouissant garde des parfums connus. Les nuits sont argentées de lune comme dans les jardins de Naples... Les voiles des barques sont rouges, et les pêcheurs, fils de Provence, chantent comme des gondoliers... Ce n'est qu'un exil atténué et volontaire.

Mais voici, loin du miroitement des dômes, loin des steps, loin des rudes immensités, loin des neiges, loin des aubes rouges, S. M. l'impératrice douairière de Russie. Elle partage son temps entre la famille royale de Danemark et sa soeur la reine Alexandra d'Angleterre. Voici LL. AA. les grands-ducs et les grandes-duchesses de Russie. Voici S. M. la reine Olga de Grèce. Voici la reine Nathalie de Serbie, veuve du roi de Milan et mère de l'infortuné roi Alexandre, qui vit retiré aux environs de Biarritz. Voici d'autres princesses encore, d'autres reines! Voici S. A. le Prince Sixte de Bourbon-Parme, dont la conduite fut si noble et qui se dévoua actuellement pour la propagande française. Voici S. M. la malheureuse impératrice Zita, sans abri... Hélas! que peut le courage d'une femme ou la volonté d'une mère devant la fatalité!

N'est-ce pas Thiers qui quelque part a écrit: "C'est une affreuse invention de la discorde que l'exil! De toutes les traces d'une révolution, c'est celle qu'il faut effacer la première!" Et n'est-ce pas une femme de Ravenne qui s'écria, le jour où Dante rentra dans sa patrie: —Regardez! Regardez! Voilà celui qui revient de l'enfer!

Oublierai-je les rois et les princesses d'Allemagne et l'empereur Guillaume? Non, mais leur exil fait un bruit étrange. Il est lourd de rumeurs et de plaintes, de cris et d'imprécations, battu continuellement d'un grand vol d'ailes rouges... Et les princesses d'Allemagne, qu'ils soient ou qu'ils aillent, qu'ils s'agenouillent ou se révoltent, entendent, comme un leitmotiv d'angoisse au-dessus du tumulte que font les trônes en tombant, le piétinement éternel des soldats morts!

PIERRE-PLESSIS.

LA CITE DE L'ACIER

Une visite à Essen, coeur de la Ruhr.

Voici quelques extraits du livre célèbre de Jules Huret, "En Allemagne (Rhénan et Westphalie)", Jules Huret a visité Essen, — c'est-à-dire l'usine Krupp, qui est à elle seule toute la ville, — avant la guerre. Ses chiffres, ses statistiques ont vieilli. Et l'impression de calme, de sécurité heureuse que donnait Essen s'est bien assombrie. Mais toutes les descriptions restent exactes, et voici bien ce que les Français ont vu en pénétrant dans la cité de l'Acier.

Essen. — C'est une ville de briques noires, de poussière et de fumée. Le ciel y est — toujours d'un gris sale et menaçant. Il y pleut souvent. Qu'on mette le nez à la fenêtre, qu'on se promène à travers la ville, la même odeur de houille vous poursuit, et la même perspective de cheminées fumantes vous entoure. La moitié de la ville est occupée par les usines Krupp. Aussi de ce côté, à travers les rues, d'un mur à l'autre, d'énormes conduites de fonte, reliant les ateliers, barrent l'horizon à la hauteur du deuxième étage. Ces cheminées verticales, ces tuteurs horizontaux, voilà ce que le regard rencontre pour se distraire des façades noires et du ciel triste. Deux statues d'Alfred Krupp, deuxième du nom, s'érigent sur des places. L'une se dresse orgueilleusement au centre d'un monument au bas duquel un ouvrier et une femme sont assis avec modestie. On rencontre aussi, naturellement, une statue équestre de Guillaume Ier. Je n'en ai pas vu de Bismarck.

Pendant une heure ou deux des murs derrière lesquels tant d'hommes fabriquent la mort. Puis viennent les colonies ouvrières rangées de chaque côté d'une longue allée plantée de hauts arbres bien feuillus, et séparées par des jardins dont les taches verdoyantes font ressortir les façades sombres des maisons. Elles ont deux étages et contiennent plusieurs familles. Chaque ménage a sa part de jardin planté de quelques légumes, de giroflées, de myosotis, de tulipes. C'est grand com-

me un tablier, mais l'ouvrier a trouvé moyen d'y dresser des berceaux de vigne vierge ou de sureau où il vient s'asseoir en fumant son cigare.

Tous le monde est dehors, mais on n'entend pas de cris. Ces gens ont l'air calme de flâneurs, heureux de sortir le dimanche leur redingote et leur haut de forme; des femmes, décentement vêtues, portent à bras, hermétiquement enveloppés dans de grands châles, des petits enfants, tels que des momies.

Plus loin encore, au milieu de rues populeuses où le tramway passe, un cimetière, fourmillant d'humbles croix de bois peintes en gris, aux initiales noires. Des enfants jouent parmi les tombes.

De l'autre côté de la ville, quartier du commerce et des affaires, de vieilles maisons dans d'étroites rues tortueuses sont restées debout depuis des siècles, car Essen, très ancienne ville, fut, dès le neuvième siècle, le siège d'une fondation

religieuse princière. Une succession d'abesses l'administra. En 1790, l'une d'elles avait fondé à Essen des établissements de métallurgie. La dernière abbesse mourut en 1826, la même année que la fondation des usines actuelles. On fabriqua autrefois beaucoup de tissus et aussi des armes à feu. Mais, au dix-huitième siècle cette dernière industrie périclita, pour se relever cent ans plus tard avec le succès que l'on sait.

LA VILLE-CASERNE

Ce qui est extraordinaire à Essen, ce n'est pas la grandeur des usines ou la perfection de l'outillage, ou l'activité de la ville; il existe en Europe des centres industriels plus importants. Mais c'est qu'une telle ville de 230,000 habitants soit pour ainsi dire la propriété d'un seul individu. Car, il n'y a pas à dire, Krupp — ou, puisqu'il est mort, la raison sociale qui le remplace — est bien le seigneur du lieu. Les 50,000 ouvriers et employés, leurs femmes, leurs enfants, les retraités, les fournisseurs dépendent de "l'usine". Et on a la sensation irritante qu'il ne serait même pas possible de vivre ici sans le consentement du maître.

Tout au centre des établissements Krupp s'élève une grande caserne de briques noircies par la fumée. Des poutrelles soutiennent le vestibule branlant, étayant les murs crevassés que des excavations souterraines menacent de ruine. C'est sombre et sinistre. Les chambres servant de dortoirs aux ouvriers (on en met sept par chambre) donnent sur un étroit couloir et ne reçoivent de lumière que par une cour ceinte de hauts bâtiments noirs. Sept lits de fer peints en vert, bas et recouverts d'une limousine grise, sept armoires étroites fermées par un cadenas dont le propriétaire a la clef,

le portrait des deux Krupp: le père, barbe blanche, nez fin, oeil énergique, traits fermes et anguleux: le fils, le dernier, gras, l'air indécis, sans volonté, triste et doux, le nez portant des lunettes, tel est l'ameublement complet de ces dortoirs primitifs. Pour cinq dortoirs il existe une salle de réunion où les ouvriers peuvent se retrouver après leur travail. Sur une table longue au milieu d'une chambre vide, quelques journaux, un jeu de dames, un jeu de dominos. C'est tout. Un peu plus loin, une salle avec quelques cuvettes crasseuses — c'est le lavabo; — une autre avec une auge centrale où l'ouvrier peut nettoyer son linge lui-même: le lavoir.

Naturellement il fait son lit et lave son linge. Il reçoit moyennant 80 pfennings par jour (un franc) le logis, le couvert, et une paire de draps toutes les trois semaines, 613 pensionnaires habitent ici. Les ouvriers mangent dans une salle voisine, sorte de hall éclairé en haut par des vitrages noircis de poussière sur lesquels la pluie dessine des rigoles. Il y a place pour 1,000 mangeurs à la fois. Des tables en bois blanc et des bancs pour dix personnes sont disposés comme pour un formidable banquet. 1,700 ouvriers y prennent journellement leurs repas. La salle ne contenant que 1,000 places, il faut deux services entre onze heures et demie et une heure et demie.

Courteline. — S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus possible.

Paul Masson. — La beauté est la clé des coeurs, la grâce le passe-partout, la coquetterie le rossignol, et le flirt la pincesonneigneur.

VOULEZ-VOUS PUBLIER?

un journal quotidien
une gazette hebdomadaire
un factum
une circulaire
un placard
une affiche
un pamphlet etc.



Voulez-vous un travail soigné bien qu'exécuté rapidement et à un prix raisonnable?

Adressez-vous à

La compagnie d'imprimerie
"LE MATIN" Limitée
71a rue Saint-Jacques
Tel: Main 7309 au sous-sol Montréal

NE REMETTEZ PAS A DEMAIN CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE AUJOURD'HUI.

Aidez une oeuvre de critique indépendante.

Encouragez un journal de débats politiques et littéraires.
Abonnez-vous à une feuille jeune, vivante et combative.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION AU MATIN

Vous trouverez ci-joint \$..... pour mois d'abonnement.

Signé..... Adresse.....

Prix d'abonnement:

Six mois: \$ 1.50
Un an: \$ 2.50

Veuillez adresser un exemplaire de votre journal aux personnes suivantes qui me paraissent susceptibles de s'abonner.

Nom
Adresse
Nom
Adresse
Nom
Adresse

ÉPARGNEZ AVANT DE DÉPENSER
Que votre livret de banque soit votre première occupation.
Votre prévoyance vous sera plus que profitable dans les années à venir.
Un département d'épargne dans toutes les succursales de
LA BANQUE ROYALE DU CANADA
PLUS DE \$440,000,000 EN DEPOTS

Vous obtiendrez toujours la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez
Dupuis Frères
LIMITÉE
LE MAGASIN DU PEUPLE
441-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

En vente dans toutes les pharmacies et librairies
10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS
PAPIER D'EGYPTE
Antiquaire
Le plus pur et le plus durable
Vente en Gros: **ROUGIER FRERES, Montréal**

Service Jour et Nuit. Limousines et Routières.
COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE DE TAXI-AUTOS
Appelez PLATEAU 920
Chars Bleus avec Taximètre
GIROUARD TAXI SERVICE LIMITEE
BUREAU ET GARAGE
314, RUE CLARK

LES BELLES FOURRURES
Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en tulle jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.
EMMAGASINAGE DES FOURRURES
La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par ses clients.
CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée
130, RUE SAINT-DENIS

ASSURANCES
MARITIMES ET CONTRE LES INCENDIES
Anglo Insurance Limited
Nous sommes en position d'offrir au public des facilités spéciales pour couvrir tout risque MARITIME et d'INCENDIE aux conditions les plus AVANTAGEUSES
Edifice Banque Impériale Téléphone Main 4330
286 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

REVUE DE LA PRESSE

Opinion de la "Gazette" sur les élections:

Le gouvernement provincial a remporté une victoire à la Pyrrhus. Encore une comme ça et il essuiera la défaite car, sans l'appui de l'île de Montréal, qui paie la plus forte partie des impôts, aucun ministre ne peut espérer longtemps de rester au pouvoir. Le fait que Montréal s'est prononcé contre le gouvernement est très significatif. Les pertes du gouvernement dans d'autres parties indiquent aussi qu'il s'est produit un grand revirement d'opinion publique. En tenant compte du manque d'organisation et de l'incapacité de l'opposition pour mener une campagne vigoureuse dans les districts ruraux, on peut supposer à bon droit que la révolte contre le gouvernement, mieux dirigée et mieux contrôlée, aurait apporté à M. Arthur Sauvé des gains plus nombreux qu'il n'en a fait.

On ne peut ignorer le verdict du scrutin. Point n'est besoin d'aller loin pour en chercher la cause. Un gouvernement au pouvoir pendant 25 ans ne peut pas et n'a jamais affirmé un parti politique. Il s'y introduit de la vermoulure, sans oublier l'autocratie, cette confiance du pouvoir perpétuel contre lequel l'électorat se soulève. Aussi ne pardonne-t-on pas toujours les erreurs. Les exemples sont innombrables. Les premiers ministres mêmes en arrivent à être indépendants des électeurs, portant la toge comme un vêtement que personne ne peut déchirer et montrant une telle confiance en leur cause qu'ils osent menacer de se retirer si l'on élit une faible minorité du parti opposé. M. Taschereau et son ministère sont saufs, mais pas autant qu'hier. L'opposition formera un corps respectable et tout probablement une force grandissante pouvant entraver les législations imprudentes et décourager ceux qui pensent à soigner effrontément leurs intérêts privés.

On ne peut pas dire que des questions bien tranchées ont divisé les parties. L'affaire Roberts a enlevé bien des votes au gouvernement, comme ce sera toujours le cas pour les gouvernements qui substituent l'autorité législative à l'autorité judiciaire et s'emparent de tous les pouvoirs au mépris de la démocratie. Il n'est pas sûr que l'augmentation constante des dépenses a influencé l'électorat, vu que l'on demandait constamment l'emploi des deniers publics en dépenses diverses, mais il est clair que le résultat du scrutin est un avertissement pour le gouvernement de pratiquer l'économie.

Au lendemain du vote, le "Canada" publiait sur 3 colonnes, à gauche en première page, un article dont voici les premières phrases:

Le parti libéral conserve le pouvoir par une bonne majorité. Le verdict populaire a été rendu hier, d'une façon plutôt surprenante. L'île de Montréal s'est pratiquement ralliée aux conservateurs, ces derniers prenant tous les sièges de l'île moins deux: ceux de Sainte-Anne et Saint-Louis.

Il est facile de constater qu'à Montréal, ce n'est pas le record du gouvernement qu'on a jugé puisque ce même record a été approuvé par la grande majorité de la province. Au fur et à mesure que les rapports arrivaient, on réalisait que la cité de Montréal était secourue par un certain malaise qu'on n'a pu surmonter. Mais il faut tenir compte du fait que le vote a été plutôt restreint du côté libéral. Ainsi dans la division Saint-Jacques, on n'a enregistré que quarante pour cent environ du vote inscrit. Ce n'est pas considérable et cela dénote une certaine apathie que le résultat d'hier aura pour heureux effet de secouer.

Le parti libéral remporte deux sièges sur quinze dans l'île de Montréal; c'est dire vers quel tendait le sentiment populaire ici. Le parti libéral, dans toute la province, remporte soixante-deux sièges, cependant que les conservateurs en prennent vingt-deux. Il reste encore une élection à faire, celle de Gaspé, qui doit être tenue le 12 courant. Cette victoire indique que la grande majorité de la province de Québec a endossé la politique du gouvernement Taschereau et que nos administrateurs libéraux peuvent encore réclamer avec raison la confiance de l'électorat.

LA DÉFAITE DE M. VAUTRIN DANS LA DIVISION SAINT-JACQUES NE LAISSE PAS QUE DE PROVOQUER LES PLUS VIFS REGRETS. ON REMARQUAIT, HIER SOIR, AU COMITÉ CENTRAL DE M. VAUTRIN, DES GENS VERSER DES LARMES QUAND ON FUT ASSURÉ QUE LA VICTOIRE ALLAIT AU CANDIDAT OPPOSITIONNISTE, CEPENDANT QUE M. MAILLET PERDAIT SON DÉPÔT, NE PRENANT QUE 213 VOTES. Cette défaite de l'organisateur du parti libéral dans le district de Montréal a été un désappointement considérable. La popularité dont jouissait M. Vautrin laissait présager une belle victoire et le résultat du vote a causé une triste surprise. M. Vautrin a quand même droit aux plus vifs remerciements de tous les libéraux pour la façon digne dont il a porté l'étendard libéral dans cette lutte. Il doit être aussi remercié pour l'organisation de tout le district qu'il a assumée avec courage et énergie.

213 votes! Comme disait Cyrano: C'est bien plus beau quand c'est inutile.

D'autre part, le plat "Bulletin":

M. Roger Maillet est resté candidat dans la division Saint-Jacques. Pourquoi? Pour satisfaire une mesquine vengeance. Quelle vengeance?

L'électrification des chemins de fer.

Dans un récent rapport à la Commission administrative de laquelle ils relèvent, MM. Clément, ingénieur-directeur, et Kerry, ingénieur-conseil, du chemin de fer du Témiscamingue et du Nord ontarien, propriété de la province d'Ontario, se prononcent pour l'électrification de la ligne principale (North-Bay à Cochrane: 252,3 milles) et des embranchements d'Iroquois-Falls (7 milles) et du Porc-Epic (33,1 milles). La Commission étudie en ce moment les conclusions du rapport avec le cabinet Drury. Une déclaration officielle parue dans la "Gazette" le 8 janvier donne à entendre que, si l'économie à réaliser sur les frais d'exploitation peut contrebalancer l'intérêt et l'amortissement du coût des travaux, l'électrification des secteurs indiqués sera en 1925 au plus tard un fait accompli. Le coût des travaux, y compris l'aménagement de certaines chutes d'eau appartenant à la province, est estimé à \$11,214,778, soit un peu moins de \$38,500 par mille. En comptant 5-1-2 p. c. pour l'intérêt et 1 p. c. pour l'amortissement, le service de cette dette prendrait \$728,960 par année. Les ingénieurs sont d'avis que l'économie de personnel, de charbon et de matériel, suffirait probablement pour l'assurer.

Voilà des calculs que le gouvernement de la province de Québec ne manquera certainement pas de faire vérifier. Avant de concéder toutes nos énergies hydrauliques à l'étranger, nous pourrions peut-être en utiliser une partie pour doter de voies ferrées des régions de colonisation comme le nord du lac Saint-Jean et l'intérieur de la Gaspésie, où le gouvernement fédéral, fidèle sous tous les régimes à sa politique franco-phobe, ne mettra pas un dollar, et où les capitalistes ne bâtiront que si on commence par leur donner le pays. La province d'Ontario a pu trouver des hommes pour administrer à bénéfice le chemin de fer qu'elle établissait en pleine forêt il y a dix-sept ans: Québec, en utilisant ses forces hydrauliques, devrait pouvoir équilibrer en peu d'années le budget d'un réseau actionné à l'électricité et desservant des régions riches en bois, en minerai et en sol arable. Le Canada français attend de ses ministres un autre idéal que de se décharger de tout souci en vendant au plus tôt le patrimoine national au plus offrant.

(La Rente).

Les aînées du "Soleil".

Parce que le gérant-général de la maison J.-B. Renaud, M. Royer, a présidé l'assemblée conservatrice du Dr Faucher dans Québec-Centre, le "Soleil" demandait ces jours-ci, avec son insolence ordinaire de valet obséquieux, intéressé au sort de ses bons maîtres qui le gavent si copieusement, si la maison J.-B. Renaud avait décidé de faire de la politique...

Non, mais quelle couche d'impertinence et de stupidité!

Si nous allions dire, parce que le Maire Samson, de Québec, a présidé l'assemblée Taschereau à St-Roch: "Est-ce que le Conseil de Québec est en frais de faire de la politique à présent?"

Où encore, parce que le maire Moreault est candidat libéral à l'élection provinciale: "A-t-il envie d'entraîner le Conseil de Rimouski dans la politique?"

Où encore, parce que le maire Moreault est candidat de la maison P.-E. D'Anjou et Fils, Limitée, ou M. Georges-Elie Amiot, président de la Banque Nationale, ont présidé le premier la convention libérale du 8 janvier, le second une assemblée libérale à Québec: "Est-ce que la maison P.-E. D'Anjou et Fils, Limitée, et la Banque Nationale sont devenues des institutions politiques au service du parti libéral?"

On nous traiterait d'idiot ou de goujat, et l'on aurait raison. Parce que, comme la maison J.-B. Renaud l'a expliqué en ripostant au "Soleil", les officiers ou employés d'une institution financière ou commerciale conservent leur liberté d'opinion et d'action comme citoyens et n'engagent en aucune manière, par leur attitude individuelle, la maison ou la corporation qu'ils dirigent ou qu'ils servent. Mais le "Soleil", dans son zèle de feuille servile et rampante, n'a pas été capable de s'apercevoir qu'en interpellant et apostrophant par cette absurde question la maison J.-B. Renaud, il se couvrait de ridicule et d'odieuse avec ses maîtres dont il pourchève à raison de \$160,000 par année, les mains, les pieds, et cetera. — FERNAND.

(Du "Progrès du Golfe").

"L'EMPIRE INVISIBLE"

Le Ku Klux Klan

Depuis près d'un an, la presse des Etats-Unis mentionne avec une fréquence croissante des actes de violence, allant jusqu'à l'assassinat, commis par une vaste association secrète nommée Ku Klux Klan. C'est ainsi que le 14 octobre dernier, M. Schierman, maire de Liberty, dans le Kansas, a été enlevé de son domicile, conduit dans la campagne et fustigé par des membres du Klan, parce qu'il avait mal parlé de leur association...

Il paraît donc opportun de retrouver les origines du Ku Klux Klan et de décrire brièvement ses tendances, son organisation et ses actes.

La guerre de Sécession avait émancipé les nègres, mais ne leur avait pas donné l'habitude de la liberté. Aussi exercèrent-ils de nombreuses violences contre les blancs. Ceux-ci se défendirent et un de leurs moyens de défense fut la constitution, en 1865, dans le Tennessee, d'une association secrète appelée Ku Klux Klan et destinée à maintenir la suprématie des blancs sur les noirs. L'association recruta de nombreux adeptes dans les Etats du Sud, mais pas dans les Etats du Nord, ce qui s'explique facilement par la répartition de la population noire.

L'existence du premier Ku Klux Klan fut brève, car il met un tel acharnement à réprimer les excès des noirs qu'en 1871, le Congrès ordonna sa dissolution:

Il paraît bien que cette mesure fut effective, car jusqu'à 1916 environ on ne rapporte plus dans la presse d'actes de violence commis par le Klan. Mais effectif n'équivaut pas à coplet et absolu. Le Klan, récemment reconstitué, compte parmi ses membres quelques adeptes du Klan dissous en 1871, et il est possible qu'il y ait eu, malgré la loi, continuité matérielle entre les deux Klans. Toutefois, ce qui importe en la matière, c'est la continuité intellectuelle et morale et celle-ci existe certainement.

Le Klan actuel continue donc, avec ou sans interruption matérielle, la tradition de l'ancien Klan, mais avec deux différences principales qui tiennent à l'évolution même des faits.

Dans les années qui ont immédiatement suivi la guerre de Sécession, les animosités de race, de nationalité et de religions n'existaient guère que dans le Sud et entre blancs et noirs et cela se comprend aisément. La population était encore clairsemée partout, les immigrants trouvaient à se caser sans gêner personne, bien au contraire; chaun était occupé à mettre le pays en valeur et les mongoloïdes étaient encore trop peu nombreux pour offusquer personne. Mais depuis lors, la situation a bien changé. L'immigration a saturé et européanisé de larges territoires, la contiguïté a éveillé, réveillé ou aiguïlé des animosités latentes, les nègres se sont répandus partout et les jaunes sont devenus un péril économique. Et alors le nationalisme est né ou s'est développé. Maintenant, de nombreux Américains sont hostiles non seulement aux nègres, mais encore aux israélites, aux catholiques romains, aux Chinois, aux Japonais et aux étrangers en général, même naturalisés. Pour les hypernationalistes, les seuls bons, les seuls véritables citoyens des Etats-Unis sont protestants et issus d'ancêtres venus très anciennement de l'Europe septentrionale et occidentale. Le Ku Klux Klan actuel est visiblement organisé pour donner satisfaction à ce nationalisme.

Cette association a été fondée comme une société ordinaire, en 1915, à Atlanta, capitale de la Géorgie, par M. Joseph William Simmons, ancien pasteur de l'Eglise méthodiste épiscopale, ancien professeur d'histoire, auquel on donne par courtoisie la qualité de colonel, parce qu'il a servi au cours de la guerre hispano-américaine.

En tant que chef du Klan, M. Simmons porte le titre d'Imperial Wizard ou sorcier impérial. Son principal assistant, M. Edward Y. Clarke, dénommé Imperial ou King Kleigle, ce qui n'a pas d'équivalent en français, fait fonction de trésorier général, chef de la publicité et démarcheur en chef. Il a comme collaborateurs des Kleigles moins importants que lui, qui sont généralement d'anciens agents commerciaux employés à faire de la propagande et à encaisser les cotisations, lesquelles portent le nom de donations. Chaque nouveau membre doit donner 10 dollars qui sont répartis ainsi: 4 dollars

pour le Kleagle démarcheur, 1 dollar pour l'Imperial Kleagle et le reste pour la caisse de l'association. Celle-ci vend aussi des insignes qui consistent principalement en une robe blanche et une cagoule valant ensemble 1 dollar 25, et facturés 6 dollars 50.

Revêtus de leurs insignes, les adeptes se rendent au lieu de leur réunion qui s'appelle Klavern. Là ils tiennent des klanversations, et, sous la direction d'un klud (chapelain), chantant des klodes (hymnes), entendent la lecture du Kloram (Ecriture) et terminant par la Kloxology (introduisibilité), pendant qu'un confrère tient droite la "fiery cross" ou croix de feu, espèce de croix plus haute qu'un homme dont les trois branches supérieures, analogues à des rampes d'illumination à essence, sont maintenues allumées. Interviennent aussi dans ces cérémonies un certain Grand Gobin et des Exalted Cyclops dont le rôle est mal déterminé. Il y a également des secrétaires appelés kligrapps et des maîtres de conférences dénommés klokaras. Quelquefois, avec l'autorisation de la police, les Klansmen, revêtus de leurs robes et de leurs cagoules et précédés de la croix de feu, font des processions dans les rues.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter à ces cérémonies pittoresques qui n'ont manifestement pour but que de frapper l'imagination des gens crédules. Ce qui est intéressant, c'est l'action politique du Klan.

Bien entendu, l'insécurité qui l'enveloppe ne porte pas sur les tendances, qui sont incontestablement nationalistes, comme il a été dit plus haut. Elle porte sur les effets de ces tendances et en premier lieu sur le nombre des adhérents. Le "New York Herald", après une enquête et une interview prise à l'Imperial Wizard, le 16 janvier 1921, évaluait ce nombre à 100,000. Le "Literary Digest" du 1er octobre 1921, acceptant l'estimation du "World", imprime 500,000 et le "Manchester Guardian" du 17 du même mois hésite entre 500,000 et 650,000.

Ces écarts sont énormes, mais ce n'est pas eux qui constituent la part la plus gênante de l'indétermination. On comprend du premier coup que 100,000 hommes résolus peuvent faire plus de besogne que 500,000 officiants qui se bornent à chanter des hymnes.

Ce qui doit principalement attirer l'attention de l'observateur politique, ce n'est pas la valeur absolue du nombre des adhérents à un groupe, c'est la puissance relative d'action de ce groupe.

La presse américaine rapporte que dans tel ou tel district du Sud les Klansmen ont menacé, injurié, roulé dans le goudron et la plume, rasé, fouetté, marqué au fer rouge ou même assassiné des gens qui ne pensaient pas comme eux. Elle prétend aussi que le Klan a fait sentir son influence dans les élections. Les Klansmen répondent en niant la responsabilité du Klan dans des faits criminels ou délictueux. Ils disent qu'une partie des accusations portées contre eux est matériellement inexacte, et que, pour l'autre partie, les auteurs des actes répréhensibles sont de simples malfaiteurs indûment revêtus des insignes du Klan ou bien des Klansmen agissant individuellement et contrairement aux statuts du Klan. Cependant, il a été établi que dans un certain nombre de cas, le Klan est responsable, au moins moralement.

La conclusion de cette courte étude s'impose. Elle n'est pas dénuée d'importance. Certes, le nationalisme est loin de jouer aux Etats-Unis un rôle aussi important qu'en Allemagne ou en Italie, mais il existe et dans ces dernières années s'est considérablement développé.

Pascal et la brouette

CURIOSITES

Une tradition tenace veut que Pascal ait inventé la brouette. Il n'en est rien. Le grand homme, dont on célébrera le troisième centenaire le 19 juin de cette année, a suffisamment d'autres titres à notre admiration et à la gloire... Ce n'est pas crime de lèse-majesté que de démontrer une fois de plus que la brouette roulait avant qu'il ne fût né.

Dans un excellent article publié par les "Débats", M. G. Allix indique quelques-unes des représentations figurées qui ne laissent place à aucun doute. D'abord, les illustrations d'un ouvrage paru à Bâle en 1561, "De re metallice" par G. Agricola.

"Au seizième siècle, nous avons, outre Agricola, cette faumaise "Cosmographie" de Munster qui inspirait de si gracieux rêves à M. Sylvestre Bonnard; on y voit à maintes pages des brouettes à une seule roue avec caisse en-dessous des brancards (on y voit aussi des wagonnets à quatre roues circulant sur deux rails: ce que nous appellerions une voie Decauville).

"Sur un dessin très célèbre de Jan Van Eyck (mort en 1440), la "Sainte Barbe" du musée d'Anvers, un ouvrier transporte une grosse pierre sur les brancards d'une brouette. H. Havard (Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration, v. Brouette, t. I, p. 447), reproduit un vitrail de la cathédrale de Tournai (quinzième siècle) où un petit fût est voituré de la même façon; et le même sujet était représenté sur une "Miséricorde" de l'église Saint-Spire à Corbeil, figurée dans le "Magasin pittoresque." (t. II, 1834, p. 149.)

"On dit souvent que la brouette est dans l'album si curieux de l'architecte voyageur du treizième siècle, Villard de Honnecourt; je ne l'ai point vue et d'autres que moi (Darcel, par exemple) ne l'ont pas trouvée davantage. En revanche, Darcel ("Illustration" du 1er octobre 1859; t. XXXIV, p. 254) reproduit, d'après une miniature d'un manuscrit du même temps, le figure d'un homme qui promène sa belle dans une brouette, et celle-ci, comme les nôtres, la caisse au-dessus des brancards."

Ozanam, "celui que La Grande Mademoiselle appelait l'honneur de ma Dombes", dans son dictionnaire trop peu con-



Là où les économies rapportent un intérêt

DANS tout le Canada, dans chaque succursale de la Banque de Montréal, il y a un département d'épargne qui est à la disposition des gens économes — un département où une personne quelconque, si modeste que soient ses économies, peut ouvrir un Compte d'Epargne, en vue de l'avenir.

Un dollar suffit à ouvrir un Compte d'Epargne à la Banque de Montréal. L'intérêt au taux courant le plus élevé est compté sur chaque dépôt de \$1.00 et plus.

Banque de Montréal

Fondée il y a plus de 100 ans
L'actif total dépasse \$650,000,000.00

JE . SVIS . VN . CHIEN . QVI . RONGE . L'OS.

Le Matin

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

REDIGE EN COLLABORATION

164, rue Saint-Denis

TEL. EST 893

Le Matin est une tribune libre pour les esprits libres.
Chaque rédacteur est responsable de ses propres articles.

DEMANDE PARTOUT:

ALASKA PIE

5^{c.}

Encore un succès!

Montreal Dairy

Company, Limited.

Les Premiers Produits de la Première Cité